

FESTIVAL
LA GACILLY
PHOTO

BRETAGNE ^{BE}

MORBIHAN



AUSTRALIE

21 JUIN →
3 NOV. 2024

& AUTRES REGARDS

AUSTRALIE





© Bobbi Lockyer

BOBBI LOCKYER

AUSTRALIE • NÉE EN 1986

ORIGINES



Bobbi Lockyer est, d'après ses propres mots, une reine sirène aux cheveux roses, féministe, queer et passionnée par les couleurs, qui œuvre pour bouleverser les milieux sociaux avec son art. Un art qu'elle crée à travers des vêtements, des œuvres traditionnelles (matérielles et digitales), des peintures... et des photographies.

Née sur les terres des Kariyarra, à Port Hedland, elle est une représentante des peuples Ngarluma, Kariyarra, Nyul Nyul et Yawuru. Distinguée en tant qu'artiste NAIDOC célébrant la culture aborigène pour l'année 2021, ambassadrice pour Nikon Australie, Bobbi Lockyer s'inspire des récits ancestraux, des couleurs vibrantes de son environnement naturel, des vagues de l'océan, et de son engagement profond envers sa communauté pour nourrir une démarche artistique qui transcende les conventions.

Elle offre ainsi une fenêtre sur l'intime à travers des œuvres qui lui servent également de tribune pour défendre des causes qui lui sont chères, comme la justice sociale, les droits des peuples indigènes, et les droits des femmes, y compris le *Birthing on Country* : un mouvement qui aide les femmes issues de peuples aborigènes à accoucher dans un environnement familial respectant leurs traditions et leur identité ; un concept qui affirme aussi que l'enfant naît sur les terres souveraines des premiers peuples d'Australie, des peuples qui n'ont jamais cédé à quiconque la propriété de leurs terres, de leurs mers et de leur ciel. Ces notions de maternité, de transmission, de patrimoine naturel sont essentielles pour cette artiste qui sait que la survie des peuples premiers repose sur la préservation des rites ancestraux.

Un combat nécessaire aussi : en 2023, après un référendum historique, l'Australie votait « non » à la reconnaissance dans la Constitution des Aborigènes et des indigènes du Détroit de Torrès comme les premiers habitants de l'île-continent. Un échec au terme d'une campagne qui aura creusé encore un peu plus les divisions raciales dans le pays.

**📍 BOUT DU PONT
ET PLACE DE LA
FERRONNERIE**



© Adam Ferguson

ADAM FERGUSON AUSTRALIE • NÉ EN 1978

BIG SKY



À partir de 1979, le photographe Richard Avedon passe ses étés à parcourir l'Ouest américain pour réaliser le portrait de ceux qui l'habitent. L'exposition de ce travail, en 1985, participe à faire vaciller les mythes de l'identité américaine du *Far West*, forgée par la littérature, la musique et le cinéma de l'après-guerre civile qui romançaient un monde dangereux peuplé de « sauvages ».

C'est précisément cette démarche qu'a voulu imiter le photographe australien Adam Ferguson, revenu dans son pays natal après avoir couvert les conflits (notamment en Afghanistan), dans sa série *Big Sky*. Le titre, « Un ciel immense », fait référence à une ambiance particulière dans le vaste territoire australien peu peuplé « *Il y règne une sorte de calme étrange* », prévient-il. « *Et l'étendue du ciel devient incroyablement bruyante et poignante.* » Son but ? Explorer les rapports complexes de l'histoire coloniale de l'Australie avec la crise climatique actuelle, la mondialisation et la vie quotidienne contemporaine dans les étendues rurales du pays.

« *En tant qu'australiens, nous estimons que cette notion de brousse, d'agriculteur et d'étendue sauvage a construit notre nation* », estime Adam Ferguson. « *Et ça a été capital, au moins dans le développement de notre identité anglo-saxonne.* » Mais selon lui, ce roman national s'éloigne de la réalité. Il évoque notamment les méthodes agricoles, héritées du modèle anglais, qui ne sont pas adaptées à l'écosystème australien.

Considérant que personne n'avait vraiment photographié l'intérieur de l'Australie comme Richard Avedon l'avait fait aux États-Unis, Adam Ferguson s'est lancé dans son sillage, considérant autrement ses terres d'origines. Et de les reconnaître comme appartenant encore et toujours aux Aborigènes et aux indigènes du détroit de Torrès – les deux ensembles des peuples autochtones d'Australie. Une forme de respect : « *Nous reconnaissons que la souveraineté de cette terre n'a jamais été cédée et rendons hommage aux aînés, passés et présents. C'était, et ce sera toujours, une terre aborigène.* »



© Matthew Abbott

MATTHEW ABBOTT **AUSTRALIE • NÉ EN 1984**

FEUX ET CONTREFEUX



Entre juin 2019 et mai 2020, la saison des incendies de brousse en Australie fut tellement violente que les spécialistes l'ont renommé "*Black Summer*" : l'été noir. 24,3 millions d'hectares ravagés, plus de 3 000 bâtiments détruits, 88 milliards de dollars australiens en pertes économiques, 34 personnes décédées et 3 milliards de vertébrés terrestres tués : c'est l'un des événements les plus catastrophiques recensés dans l'histoire récente du pays.

Le photographe Matthew Abbott a immortalisé ce tragique événement et a remporté un prix au World Press Photo pour son image d'un kangourou courant devant une maison en flammes.

Devant cette situation, beaucoup de membres du gouvernement ont tenté de nier, ou d'ignorer, le lien entre le changement climatique et la hausse du nombre de feux, ainsi que leur ampleur. Mais dans un article publié dans la revue scientifique *Nature*, en 2021, un collège de chercheurs démontre que l'activité des incendies en Australie est fortement influencée par la grande variabilité climatique ; et que la modification du climat a le potentiel d'altérer encore plus la dynamique de ces incendies.

Face à cette réalité, et si la réponse se trouvait dans les pratiques ancestrales pratiquées par les Aborigènes depuis des temps immémoriaux ? Ce peuple indigène, dont la culture est l'une des plus anciennes sur la planète, a ravivé la pratique originelle du brûlage pour préserver et amender ses terres natales - et contribuer au développement de ses communautés. Des pratiques analysées et améliorées par des scientifiques qui les perfectionnent et les préconisent. Ainsi, au début de la saison sèche, ces hommes et ces femmes ne luttent pas contre les incendies. Ils les provoquent, afin de mieux les contrôler. Face à cette multiplication des forêts qui s'enflamment, le feu n'est alors plus seulement un problème : il devient également la solution.

📍 JARDIN DES MARAIS



© Viviane Dalles / Divergence

VIVIANE DALLES FRANCE • NÉE EN 1978

TERRA NULLIUS



Cette expression latine désigne une Terre sans maître, une terre vide. Le principe de *terra nullius* apparaît lors de la colonisation de l'Australie par les Britanniques, afin de légitimer l'invasion de cette île-continent, considérant les Indigènes comme étant une race inférieure vouée à devenir une infime partie de la population, voire à disparaître. Le 28 avril 1770, l'explorateur britannique James Cook refuse de reconnaître les populations autochtones. Deux siècles plus tard, en 1992, une bataille judiciaire pour la reconnaissance des droits fonciers aborigènes amène la Haute Cour d'Australie à prononcer un jugement historique estimant que le pays n'a jamais été *terra nullius* et invalide ce principe, avec un effet rétroactif.

Aujourd'hui, l'Australie compte plus de 25 millions d'habitants. La forte majorité se trouve sur les côtes, dans des grandes villes comme la capitale Canberra, Sydney ou Melbourne. Près de 10 % occupent le cœur du pays : le *Bush* et l'*Outback*, couvrant plus des deux tiers du territoire. Viviane Dalles, photographe française récompensée par le Prix Canon de la femme photojournaliste, a voulu comprendre comment vivent les rares habitants de ces contrées désertes, et a passé plusieurs mois dans cette immensité sauvage.

Cette histoire se déroule, pour l'essentiel, dans l'État du Territoire du Nord. Là où le temps et les distances s'étirent comme l'horizon. Quelques villes y subsistent, comme Alice Springs, aux portes de la Terre rouge. Mais Viviane Dalles les laisse derrière elle pour s'enfoncer sur les routes poussiéreuses, là où la vie prend une toute autre dimension. Vivre dans une vaste ferme, dont le domaine peut atteindre la taille d'un département français, exige une autonomie et une force mentale hors du commun. Ici, loin de tout, les enfants ne vont pas à l'école, mais l'école vient à eux via internet et Skype. C'est une immensité rugueuse et magnifique, violente et lumineuse. Une hostilité qui se laisse apprivoiser... si on veut bien en prendre le temps.

📍 JARDIN SAINT-VINCENT



© Trent Parke / Magnum Photos

TRENT PARKE AUSTRALIE • NÉ EN 1971

UNE AUSTRALIE SANS FARD



« Pour moi, tout est question de connexion émotionnelle. J'aime ce pays, j'aime les gens qui y vivent et tout ce qui s'y rapporte... Je ne m'intéresse vraiment à aucun autre pays... » Voici la déclaration d'amour de Trent Parke à son pays natal, l'Australie. Il naît à Newcastle, une agglomération de la Nouvelle-Galles du Sud, et non celle d'Angleterre. Il commence la photographie dès l'âge de 12 ans lorsqu'il utilise le Pentax Spotmatic de sa mère et transforme la buanderie familiale en chambre noire de fortune. Une passion qu'il a gardé chevillée au corps le reste de sa vie. Après avoir commencé sa carrière comme photojournaliste pour la presse, il exploite ses racines australiennes pour créer des documentaires, mais aussi des travaux plus intimes entre fiction et réalité, qui explorent les thèmes de l'identité, du territoire et de la vie familiale.

Premier photographe de ce pays à être admis au sein de la prestigieuse agence Magnum, en 2007, Trent Parke est connu pour brosser un portrait brut et sans idéalisme de sa terre d'origine qu'il documente tous azimuts, depuis l'*Outback* rural jusqu'aux plus grandes villes côtières. Pour son livre *Minutes to Midnight*, il parcourt 90 000 kilomètres à travers l'Australie avec sa partenaire Narelle Autio (également exposée lors de cette édition à La Gacilly). Le résultat est une œuvre montrant une nation en mutation, mal à l'aise avec son identité et sa place dans le monde, mais aussi une œuvre de fiction qui suggère la construction et la renaissance d'un monde apocalyptique.

Dans une autre de ses séries, sélectionnée pour cette exposition, *Welcome to Nowhere*, l'auteur a rassemblé des aperçus ironiques et souvent humoristiques de villes poussiéreuses de l'arrière-pays, dans lesquelles l'impact de l'habitation humaine sur le paysage produit des situations absurdes et parfois surréalistes.

📍 GRAND CHÊNE



© Narelle Autio / Agence VU'

NARELLE AUTIO AUSTRALIE • NÉE EN 1969

L'APPEL DES OCÉANS



L'Australie est entourée par trois des cinq océans de notre planète : l'Indien, l'Austral et le Pacifique. Et rares sont les photographes à avoir documenté avec autant de subtilité les interactions entre les Hommes et ces océans comme l'a fait Narelle Autio.

Elle a passé plus de 20 ans à immortaliser ces instants aquatiques à côté de ses reportages pour les différents journaux et magazines où elle a pu travailler. Récompensée par un premier prix au World Press Photo et par le prix Leica Oskar Barnack en 2002 pour sa série *Coastal Dwellers*, elle s'est notamment distinguée dans l'art de capturer l'essence des corps en interaction avec l'eau, créant ainsi des images où les individus semblent à la fois portés et déformés par ce milieu sous-marin, entourés de bulles d'air comme dans une certaine abstraction surréaliste.

Narelle Autio veut mettre en lumière ce sentiment de fascination mêlé de crainte lorsqu'il s'agit de se baigner – dans l'océan, ou même dans une piscine. Elle illustre notre attirance naturelle pour l'eau, toujours contrebalancée par la profonde vulnérabilité de l'être humain dans cet élément. À ce titre, les *water holes*, ces énigmatiques oasis entourées de déserts, représentent pour elle une sublime contradiction : un lieu où toutes les oppositions se côtoient, où le mystère et la promesse d'un monde nouveau se rencontrent sous la surface. Dans ces eaux sombres, tout se mélange : la lumière et l'obscurité, la vie et la mort, les questions et l'absence de réponse.

Également présentées dans cette exposition, des œuvres réalisées par l'artiste au fil de ses voyages à travers l'Australie : le long de routes poussiéreuses menant vers nulle part mais qui, toujours, finissent par rejoindre l'un des trois océans bordant cette île-continent.

9 GRAND CHÊNE



© Anne Zahalka

ANNE ZAHALKA AUSTRALIE • NÉE EN 1957

FRAGMENTS DE LA VIE SAUVAGE



Difficile de résumer les quarante années de carrière d'Anne Zahalka en une seule exposition. Cette artiste, dont les travaux sont conservés dans les collections des plus prestigieux musées de Melbourne, Victoria, Prague ou Séoul, s'est imposée dans le paysage artistique australien grâce à ses séries éclectiques allant aussi bien de la nature morte aux portraits hyperréalistes ou encore des scènes du monde sauvage... Selon elle, son travail a principalement pour but d'explorer les stéréotypes culturels pour pouvoir ensuite les remettre en question avec humour. Elle sait faire siennes les questions liées à l'identité, au sentiment d'appartenance, à la perte et à la réflexion sur le temps qui passe. Ici, c'est son approche du monde naturel qui est mise en perspective.

Dans sa dernière production *Future Past Present Tense*, par exemple, elle repense les dioramas : ces peintures panoramiques sur toile présentées le plus souvent dans des salles obscures afin de donner l'illusion, grâce à des jeux de lumière, de la réalité et du mouvement. Ces objets que l'on trouve le plus souvent dans des vieux musées, Anne Zahalka les dépoussière en y incluant les fabricants originaux de ces dioramas : les scientifiques, les illustrateurs et les artisans qui les manufacturent. Au gré de sa créativité, s'inspirant à la fois des naturalistes d'antan comme des artistes de fiction, elle utilise également la photographie pour alerter sur les bouleversements affligeant les écosystèmes tasmaniens et le rôle des humains dans la dégradation, ou la préservation, de cet environnement : les animaux qu'elle met en lumière sont menacés par l'urbanisation, par les méfaits du climat, par notre propre folie.

Dans ces images, exposées pour la première fois en France, Anne Zahalka n'a de cesse de manipuler et exploiter le passé pour mieux comprendre le présent et ainsi permettre, peut-être, d'anticiper le futur. Comme une manière de nous inviter à réfléchir sur les façons dont nous interagissons avec le monde – et à celui que nous laisserons aux générations qui viennent après nous.

◆ RUE LA FAYETTE



© Tamara Dean

TAMARA DEAN AUSTRALIE • NÉE EN 1976

À LA RECHERCHE D'UN ÉDEN



En 2020, pour les Australiens, l'épidémie de Covid-19 venait s'ajouter à un autre traumatisme : celui des terribles feux de brousse du « *Black Summer* ». Comme beaucoup, la vie de Tamara Dean est alors transformée, bouleversée, interrompue. Pour échapper aux angoisses de cette période troublée, cette artiste, performeuse et photographe, a décidé de créer une série de clichés dans des jardins en utilisant son corps comme le « point lumineux » de ces paysages. « *J'ai dû plonger mon corps dans l'eau glaciale* », raconte Tamara Dean. « *Je me suis enterrée dans des crevasses terreuses, j'ai enveloppé mon corps avec des fleurs... Et avec les abeilles qui vont avec !* » À la fin de chaque journée, son corps ressortait plein de bleus, d'égratignures et de morsures. Mais ces expériences la revigoraient d'une sensation physique ; celle, intime et puissante, d'être en vie. « *Cette silhouette que vous voyez dans ces scènes, ce n'est pas seulement moi, mais la femme que je voudrais être. Celle qui peut bondir dans les airs, voler sur la cime des forêts et escalader les arbres.* »

Tamara Dean a fait de sa signature un style où le corps est utilisé comme symbole. Comme un outil employé pour briser les barrières séparant l'humanité de sa responsabilité envers la planète. Une motivation qu'elle puise dans sa petite enfance, passée à proximité d'une réserve naturelle où elle a développé un amour profond pour la brousse australienne. En montrant les êtres humains au centre de ces fresques sauvages, elle les ramène à leur condition première : celle d'animaux au sens d'espèce vivante sur une planète et partie intégrante d'un écosystème sensible. « *En en prenant conscience, nous pouvons commencer à nous voir comme faisant partie de quelque chose de plus grand, et non plus comme le centre de l'univers.* »

📍 JARDIN DES MARAIS

Exposition imprimée
grâce au soutien
et à l'expertise de CEWE.

cewe



© Anoek De Groot / AFP

ANOEK DE GROOT SAEED KHAN TORSTEN BLACKWOOD AUSTRALIE

SURVIVANCES



Plus de 60 000 ans après leur installation sur l'île-continent, les peuples autochtones n'en finissent pas d'être déconsidérés sur leurs propres terres. En octobre dernier, un référendum a été largement rejeté par les électeurs australiens dont l'objectif, pourtant modeste, consistait à créer une Voix aborigène, à savoir un simple organe consultatif auprès du gouvernement et du Parlement, sans aucun pouvoir de décisions. Preuve en est que le pays est loin d'avoir fait la paix avec son passé colonial, comme le précise l'historien Romain Fathi, de l'université d'Adélaïde : « *Que peut-on attendre d'une nation qui a encore l'Union Jack sur son drapeau, qui célèbre sa fête nationale le jour de son invasion par les Anglais le 26 janvier 1788. Ils ont peur qu'on leur prenne les terres qu'ils ont volées.* »

Résultat : les Aborigènes, qui représentent aujourd'hui 3,5 % de la population australienne, sont dans les faits des citoyens de seconde zone : leur espérance de vie est près de dix ans plus courte que celle du reste de la population, et ils se situent au plus bas de tous les indicateurs économiques, qu'il s'agisse de pauvreté, de chômage, de mal-logement ou encore de mortalité infantile.

La force de l'Agence France-Presse et de son réseau de 450 photographes à travers le monde, c'est de faire émerger des actualités même si elles ne sont pas sous le feu des projecteurs, de montrer parfois ce qu'on ne voudrait pas voir, de combattre les idées reçues au nom de la vérité, de raconter des histoires sur nos sociétés en mouvement, de catalyser les émotions. Ainsi en est-il de ces peuples d'Océanie, et plus particulièrement d'Australie. Derrière les images folkloriques, colorées et exotiques prises par les photojournalistes se cache en effet une triste réalité. Cet enfer du décor peut se résumer parfois en une seule photo, comme celle prise par Anoek de Groot captant le regard perdu d'un enfant confronté à la misère dans un camp insalubre d'Alice Springs.

📍 JARDIN DE L'AFF

Exposition réalisée en collaboration avec l'Agence France-Presse qui, pour la 5^e année consécutive, s'associe à notre Festival pour présenter le regard des photographes de presse.



AUTRES REGARDS





© Joel Meyerowitz / Galerie Polka

JOEL MEYEROWITZ ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1938

À TRAVERS LES VILLES



Une ville, pour nous Européens, c'est surtout un passé. Mais pour les Américains, c'est d'abord un avenir. Ce qu'ils aiment en elle, c'est tout ce qu'elle n'est pas encore, et tout ce qu'elle peut être. C'est ainsi que Jean-Paul Sartre décrivait la cité américaine au milieu du XX^e siècle. Ces cités d'avenir, à la grammaire urbaine si particulière et reconnaissable, symbolisent pour notre inconscient collectif le progrès de l'Occident, la société de consommation et le rêve américain.

Né dans la plus emblématique *city* de la planète, New York, Joel Meyerowitz est un pionnier de ce que l'on appelle la « photographie de rue ». Il débute sa carrière dans les années 1960 après avoir étudié la peinture. Inspiré par un autre géant de la photo américaine, Robert Frank, il réalise ses premières séries en noir et blanc dans le sillage de son maître avant d'être l'un des pionniers du film couleur qu'il adopte définitivement en 1976, « *car la vie est en couleurs* », s'amuse-t-il à préciser. Un choix qui le sépare de beaucoup d'autres artistes boudant cette nouvelle écriture photographique, mais qui participera au succès de son œuvre.

Plus qu'une simple rétrospective, cette exposition se veut comme un voyage à travers l'évolution et la diversification des villes des États-Unis qu'il a pu traverser au cours de sa vie. De la tranquillité vespérale dorant le panneau d'un *diner* au bord d'une route jusqu'à un carrefour fourmillant d'effervescence à l'heure de pointe à New York, en passant par le faste des piscines floridiennes, chaque image participe à créer cette grande fresque où se dessine l'âme d'un pays et de son peuple. Joel Meyerowitz observe, compose, joue avec les détails, sublime le quotidien. Une immersion dans ces rues droites où la lumière danse sur les façades d'immeubles touchant le ciel. Et où les passants deviennent malgré eux les figurants de ce grand film qu'on appelle l'Amérique.

📍 PRAIRIE

Exposition réalisée
en collaboration
avec la galerie Polka, à Paris.

POLKA

Remerciements à Dimitri Beck
et Adélie de Ipanema.

Scénographie réalisée grâce
au soutien de Woodstone.





© Louise Johns

LOUISE JOHNS **ÉTATS-UNIS • NÉE EN 1992**

À L'OUEST, VASTE ET SAUVAGE



Le Montana, c'est le pays du grand ciel : *Big Sky Country*, comme indiquent les plaques d'immatriculation de cet État emblématique de l'Ouest américain. Les vastes étendues sauvages de cette région, souvent associées à l'esprit pionnier américain, sont un symbole de liberté et d'aventure.

Le Montana, c'est aussi là qu'habite la photographe Louise Johns, qui a posé ses valises au cœur de la ruralité après de nombreux voyages. Elle y raconte notamment les efforts pour restaurer les populations de bisons des plaines dans le secteur du Greater Yellowstone Ecosystem - une zone de 90 000 kilomètres carrés qui s'étend du nord du Wyoming, jusqu'au sud du Montana en passant par l'Idaho. Avec la réintroduction du bison, mais aussi du loup et du grizzly, les communautés d'éleveurs font face à des défis importants. Engagées dans la gestion durable de ces terres, elles cherchent un moyen de subsister en préservant la faune sauvage - tout en répondant aux pressions croissantes du développement, du tourisme et des loisirs. D'un autre côté, cette renaissance du bison est capitale pour l'affirmation de la culture des tribus amérindiennes qui entretiennent une relation vitale avec cet animal depuis plus de 10 000 ans.

Le bison devient ainsi un sujet de controverse, au cœur de guerres culturelles où s'affrontent l'industrie du bétail, les scientifiques et les tribus : tous ayant un point de vue et des intérêts différents. En 2023, au bord du Parc National des Glaciers, la Blackfeet Nation a été la première communauté indigène à relâcher des bisons sauvages sur leurs terres ancestrales. Des enjeux complexes documentés par Louise Johns dont les photographies sont autant d'odes à ce grand Ouest sauvage, à un mode de vie hérité des anciens cow-boys, que des clefs de lecture pour mieux comprendre les interactions délicates et conflictuelles des différents acteurs résidants sur ce territoire mythique.

📍 PRAIRIE



© Alessandro Cinque / Prix Photo Terre Solidaire

ALESSANDRO CINQUE ITALIE - NÉ EN 1988

TERRES SOUILLÉES, CORPS BLESSÉS L'exploitation minière à l'assaut des pays andins



Cette exposition, sensible et engagée, montrée pour la première fois au public, est le fruit d'un travail de plusieurs années et de voyages à travers quatre pays d'Amérique latine. Une odyssée rendue possible grâce au généreux soutien du Prix Photo Terre Solidaire pour la photographie humaniste et environnementale du CCFD-Terre Solidaire. Elle raconte la coexistence complexe entre l'industrie minière et les communautés indigènes des territoires andins.

Ce projet ambitieux du photographe documentaire Alessandro Cinque (qui réside à Lima) a démarré il y a sept ans au Pérou, deuxième producteur mondial de cuivre et d'argent. L'exploitation minière est deux fois plus importante que le tourisme pour l'économie péruvienne. Mais pour les communautés andines, elle pille leurs richesses et leurs sources en eau, moteurs de leur économie. À quelques kilomètres de la frontière péruvienne se trouvent les deux mégaprojets avec lesquels l'Équateur a débuté son exploitation minière à grande échelle – dont celle appelée Mirador, qui a donné lieu à des protestations indigènes en 2012. Plus au sud, en Argentine, la résistance civile a réussi à retarder deux projets d'exploitation dans la ville d'Andalgalá. Depuis 2010, il ne se passe pas un samedi sans que les communautés locales descendent dans la rue pour protester. En décembre dernier, la Bolivie a inauguré sa première usine de lithium à l'échelle industrielle dans les salines d'Uyuni. Mais à seulement trois heures de là, des dizaines de mineurs continuent de mourir chaque année à la recherche de minerais d'argent dans la ville de Potosí.

Le Pérou, l'Équateur, l'Argentine et la Bolivie partagent ainsi une histoire similaire en matière d'exploitation minière à grande échelle. Cette exposition, à la manière du grand photographe amérindien Martín Chambi avec des images douces et peu contrastées qui permettent de ne pas ajouter du drame au drame, permet de dévoiler la lutte constante entre le développement économique, la préservation des modes de vie traditionnels, la sauvegarde des espaces naturels et les conséquences dramatiques que peuvent subir les populations sur un plan sanitaire.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

Une exposition produite en partenariat avec le CCFD-Terre Solidaire.

Alessandro Cinque est le lauréat 2023 du 1^{er} Prix Photo Terre Solidaire pour la photographie humaniste et environnementale (dont Sebastião Salgado était Président du jury), une bourse de 30 000 euros financée par le CCFD-Terre Solidaire qui utilise la photographie comme témoin de son action à travers le monde.





© George Steinmetz

GEORGE STEINMETZ ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1957

NOURRIR LA PLANÈTE



D'où vient votre nourriture ? Cette entrecôte, cette cuisse de poulet, cette carotte et même cette innocente laitue : savez-vous comment ces aliments se retrouvent dans votre assiette ? La majorité de la population occidentale ne regarde pas plus loin que les étals des supermarchés qu'elle fréquente. Et elle n'a souvent aucune idée de la manière dont la nourriture est produite, ni d'où elle provient.

Cette exposition, et le livre dont elle est tirée, tentent de répondre à cette question le plus complètement possible. *Feed the Planet*, c'est le résultat de dix années de travail sur le terrain, dans 40 pays, à travers cinq océans et sur l'ensemble des continents de notre planète. Un projet sans précédent mené minutieusement par le photojournaliste George Steinmetz, mondialement renommé pour la qualité de ses images aériennes et la précision de ses clichés ; une documentation visuelle inédite sur le système alimentaire mondial nécessaire pour nourrir les 8 milliards d'êtres humains.

Derrière ce constat démographique, plusieurs questions apparaissent. Depuis les débuts de la domestication des plantes, il y a environ 11 000 ans, les humains ont converti 40 % de la masse terrestre en terres agricoles - souvent au détriment de la biodiversité. Du côté des océans, plus de la moitié de la biomasse des poissons a disparu depuis les années 1950. Sans oublier que les systèmes agricoles actuels sont à l'origine de 30 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre.

Comment conjuguer ces structures avec l'horizon 2050 et les 2 milliards d'âmes en plus ? Comment adapter ces systèmes pour faire face à la hausse de la consommation de protéines dans les pays émergents ? Si l'offre alimentaire mondiale doit doubler dans les 30 prochaines années, comment y parvenir sans anéantir les rares lieux et créatures sauvages qui subsistent encore ? N'oublions jamais qu'avec nos fourchettes, nous, consommateurs, avons une responsabilité sur le juste équilibre de nos ressources. Et qu'à grande échelle, nos décisions cumulées peuvent avoir un impact significatif sur l'offre du marché. Et, *in fine*, sur l'environnement.

📍 GARAGE



© Mitch Dobrowner / Galerie Gadcollection

MITCH DOBROWNER ÉTATS-UNIS • NÉ EN 1956

DANS L'ŒIL DU CYCLONE



Lorsqu'il voit une tornade, l'Homme, normalement constitué, a pour réflexe de prendre ses jambes à son cou. Ou alors de s'enfermer dans sa cave. Mitch Dobrowner, lui, fonce droit sur elle. Là où ses collègues photographes animaliers traquent les oiseaux et les mammifères, lui préfère la compagnie des vortex, des supercellules orageuses et autre genre de tempête. « *Elles prennent tellement d'aspects, de personnalités et de visages différents que je suis fasciné* », explique celui qui a découvert la photographie à l'adolescence, mais qui a posé ses boîtiers, jusqu'en 2005, poussé par sa famille. « *C'est observer ce que Mère Nature fait de mieux. Tout ce que j'essaye de faire, c'est de rendre justice à la beauté de ces événements* ».

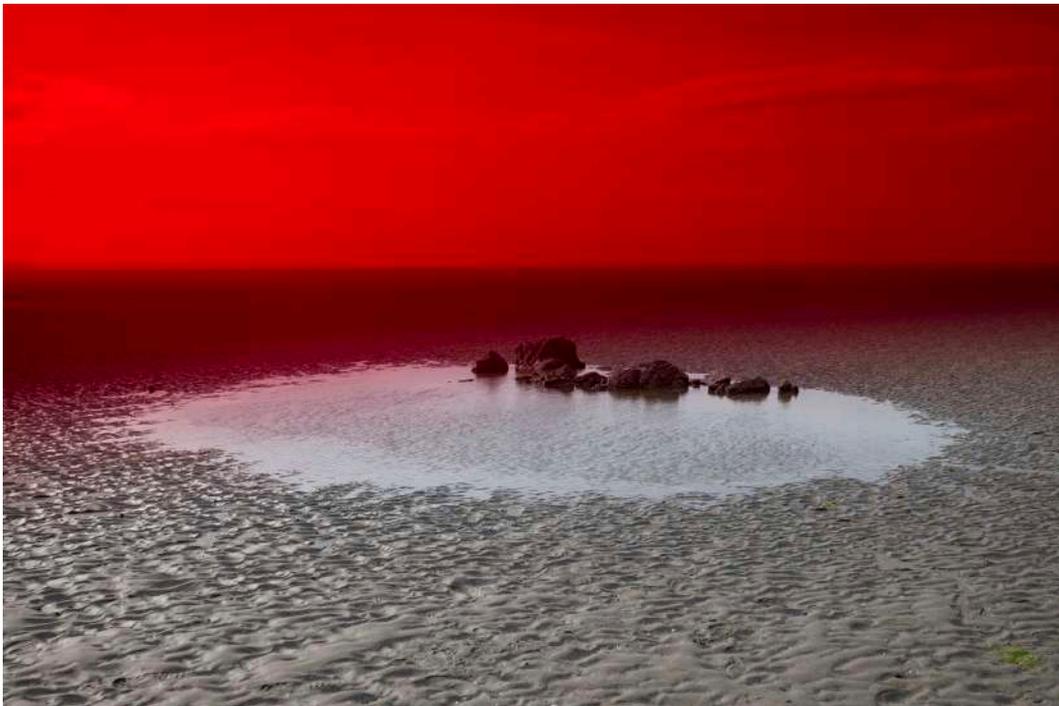
Une passion qui n'est pas sans danger. Mitch Dobrowner sait qu'il ne faut pas s'approcher trop près de ces tourbillons mais c'est en étant le plus près possible qu'il réussit à mieux les comprendre, et à les connaître. En 2010, dans le Wyoming, une tempête de grêle s'abat sur lui. « *Je courais après elle, mais elle a fait demi-tour et c'est finalement elle qui s'est mise à me chasser.* » Un incident qui ne l'a pas découragé puisqu'il continue de traquer sans relâche les orages et les intempéries les plus violentes possibles depuis bientôt deux décennies. « *Je dois juste être au bon moment, au bon endroit, et parfois la nature me fait un beau cadeau* », raconte celui qui a été mis à l'honneur par Google pour son utilisation de leur technologie dans ses quêtes météorologiques.

Son utilisation systématique du noir et blanc, pour faire ressortir les aspérités de ces tempêtes, lui vient de son admiration pour Ansel Adams – un autre maître de la photographie du paysage américain. Une démarche qui lui a valu d'être récompensé par l'Iris d'Or aux Sony World Photography Awards en 2012. Malgré ce succès et la réputation qui l'accompagne, Mitch Dobrowner refuse d'être appelé un « *storm chaser* », un homme qui chasse les tempêtes : « *Je n'aime pas mettre les individus dans des cases. Je suis un photographe de paysage avant tout.* »

📍 JARDIN DU RELAIS POSTAL

Remerciements à la galerie
Gadcollection, à Paris.





© Alice Pallot

ALICE PALLOT FRANCE • NÉE EN 1995

LES DAMNATIONS DE LA NATURE



C'est un talent brut, une artiste sensible, soucieuse d'une vérité clinique qui est cette année récompensée par le Prix Leica des Nouvelles Écritures de la photographie environnementale, initié par le Festival Photo La Gacilly. Depuis ses débuts, au terme de ses études à l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles, Alice Pallot n'a de cesse d'interroger la relation ambiguë entre l'être humain et son environnement en constante mutation, soulevant des questions intrinsèquement liées à notre époque. Visuellement, dans ses expérimentations, elle tend à révéler des réalités cachées en ouvrant les portes de son imaginaire.

📍 JARDIN SAINT-VINCENT

Alice Pallot est la lauréate 2024 du Prix Leica des Nouvelles Écritures de la photographie environnementale, soutenu par le magazine *De l'Air*.

Une exposition produite par Leica qui offre également à la photographe primée une dotation en matériel photographique.

Remerciements à Gaëlle Gouinguéné, responsable communication, RP et projets culturels et Cyril Thomas, directeur général Leica France.



de l'air
LE MAGAZINE QUI DONNE À VOIR

« À travers [mes images], je m'intéresse à l'influence de l'Homme et de la science sur la nature et aux liens qu'ils développent entre eux » explique-t-elle. « À partir de cela, je crée des univers fictionnels, souvent par le biais de la narration. Je redonne vie à une nature qui s'éteint. Pendant mes voyages, je joue avec les éléments naturels qui m'entourent. Ma démarche s'apparente à celle d'un chercheur ; je me documente, explore, recherche puis je vais sur le terrain pour développer mon projet. À travers une esthétique froide et fantasmagorique, j'entraîne le spectateur dans un univers parallèle inspiré de la réalité. »

Le résultat de cette réflexion apparaît avec force dans sa dernière série *Algues Maudites* qui dénonce et sensibilise au problème de la prolifération des algues vertes sur les côtes bretonnes : apportées par la présence de nitrates et de phosphates, elles envahissent le littoral et, lorsqu'elles se décomposent, deviennent toxiques. Une concentration extrême de ce fléau provoque, dès lors, un appauvrissement en oxygène, un déséquilibre des écosystèmes et une perte de biodiversité. De même, avec *Oasis*, elle dévoile le non-sens d'un marché floral qui célèbre la beauté mais génère en revanche une pollution que l'on ne soupçonne pas.

Captant l'invisible, dans une esthétique souvent futuriste, travaillant sur des couleurs étranges comme autant de filtres sur notre nature maltraitée, Alice Pallot rappelle dans ses œuvres la fragilité et l'imprévisibilité de ce monde que nous mettons à l'épreuve.



© Ulla Lohmann pour la Fondation Yves Rocher

ULLA LOHMANN ALLEMAGNE • NÉE EN 1977

EN NOUVELLE-BRETAGNE, LES PEUPLES DES VOLCANS Une culture en péril



Il y a dix ans, la province d'*East New Britain* (ou Nouvelle-Bretagne orientale) en Papouasie-Nouvelle-Guinée était fortement boisée. Plus de 98 % de sa forêt primaire était encore intacte. Mais l'augmentation de l'exploitation forestière et l'installation de plantations pour produire de l'huile de palme ont accentué la perte de la couverture forestière. Avant 2008, la superficie perdue chaque année était d'environ 3 600 hectares. Mais la déforestation a augmenté de façon exponentielle depuis 20 ans. Désormais, ce sont près de 20 000 hectares qui sont sacrifiés chaque année. En tout, la Nouvelle-Bretagne aurait perdu 10 % de sa couverture arborée entre 2001 et 2020 - dont près de 60 % sont considérés comme de la forêt primaire.

Cette Nouvelle-Bretagne, dénommée ainsi car l'île fut découverte en 1700 par l'explorateur anglais William Dampier, la photographe Ulla Lohmann la connaît bien. Elle s'y est rendue pour la première fois en 2001, lors de son premier voyage dans la région, et est immédiatement tombée amoureuse de ces paysages, de ces volcans qui parsèment le territoire, de ces habitants (des Austronésiens et des populations papoues) et des cultures traditionnelles qui y subsistent. Dans le cadre d'une commande photographique de la Fondation Yves Rocher sur les derniers sanctuaires de la biodiversité, elle y est retournée pour documenter les bouleversements qui affaiblissent cet écosystème et mettent en danger tout un mode de vie ancestral. « *La diversité du vivant se retrouve partout là-bas, aussi bien sur terre, dans les forêts primaires qui regorgent d'espèces encore inconnues que sous l'eau, avec les récifs coralliens parmi les plus riches de la planète* », raconte la photographe allemande.

Des montagnes Nakanai jusqu'aux pentes des volcans mythiques de l'archipel Bismarck, l'exposition se vit comme une véritable aventure dans des contrées lointaines, loin de notre Bretagne française ; mais où se posent, de manière différente, les mêmes questions de conservation de la nature et de sauvegarde de l'environnement que chez nous.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

En partenariat avec la Fondation Yves Rocher qui a financé ce reportage dans le cadre de sa mission photographique intitulée « Au nom de la biodiversité : ces sanctuaires vivants à préserver ».

FONDATION YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE



© Gaël Turine

GAËL TURINE BELGIQUE • NÉ EN 1972

LES ESPRITS DE LA FORÊT



Bienvenue au Bénin, ancien royaume de Dahomey et berceau du vaudou. Sur cette terre nichée au nord du golfe de Guinée, coincée entre le Togo à l'ouest et le Nigeria à l'est, la frontière entre les morts et les vivants est plus ténue que le profane veut bien le croire.

Qu'est-ce que le vaudou, exactement ? Une religion, au même titre que le christianisme et l'islam - eux aussi très développés dans la région. Ses pratiquants vénèrent un panthéon de dieux et de divinités mineures qui habitent les éléments de la nature allant d'une pierre à une cascade d'eau... ou un arbre. Il aura fallu du temps, de la patience, et l'autorisation des chefs spirituels du pays pour que Gaël Turine, sensible aux reportages de société, puisse accéder aux forêts sacrées de Mitogbodji, de Fâ-Zoun ou de Houinyèhouévé : des espaces fermés, des lieux de culte interdits aux profanes. Ici, la divinité sait que vous êtes là, mais vous ne la verrez pas : elle permet aux mortels de subsister et de s'épanouir, mais vit cachée. Et c'est grâce aux connaissances traditionnelles, aux tabous et totems, aux contes et légendes transmises à travers les générations que ces forêts sont restées protégées des activités humaines.

Reste que celles-ci ne représentent plus que 0,2 % du territoire et sont menacées par la pression démographique, l'extension des terres agricoles, et l'expansion des églises évangéliques. Entre 2005 et 2015, la superficie totale des forêts du Bénin a diminué de plus de 20 %, tandis que le taux de déforestation se poursuit à plus de 2 % par an, selon la Banque mondiale.

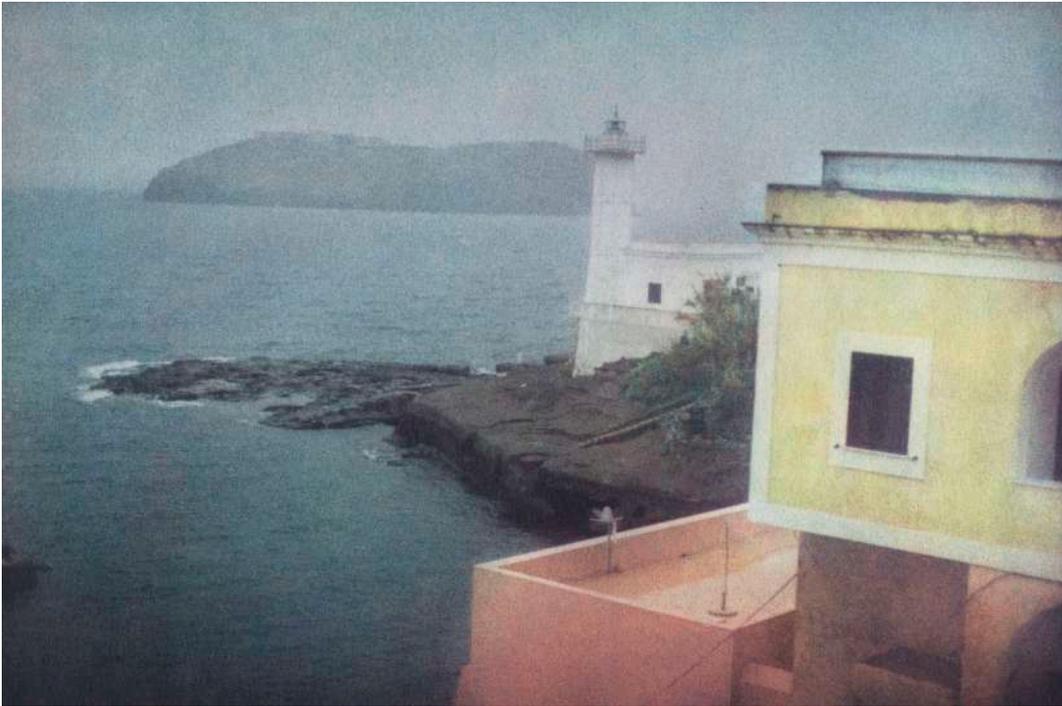
Cette situation complexe, Gaël Turine a voulu la comprendre, la documenter en se concentrant sur la survivance de ces rites liés à la seule existence d'une nature préservée. Si celle-ci disparaît, si ces sources de vie sont souillées, c'est tout un système de croyances, toute une culture qui s'effaceront à jamais.

📍 CHEMIN DES LIBELLULES

Gaël Turine est le lauréat 2023 du Prix Photo Fondation Yves Rocher en partenariat avec Visa pour l'Image. Une bourse de 8 000 euros lui a été remise pour la réalisation de ce travail, présenté pour la première fois dans sa totalité à La Gacilly.

FONDATION  YVES ROCHER
POUR LA NATURE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

Remerciements à l'écrivain
Laurent Gaudé (Prix Goncourt
2004 pour son roman
Le Soleil des Scorta)
qui a généreusement prêté
sa plume pour un texte inédit
accompagnant le travail
de Gaël Turine.



© Bernard Plossu

BERNARD PLOSSU FRANCE • NÉ EN 1945

COULEURS FRESSON



On ne présente plus Bernard Plossu, voyageur-migrateur comme il se nomme lui-même, lui qui arpente le monde depuis des années, saisissant à travers son objectif des instants furtifs dans le Chiapas mexicain, l'Ouest américain, le désert du Niger, les villages du Maroc ou les côtes bretonnes. Il est devenu célèbre pour ses noir et blanc irisés de gris. Trop souvent comparé à Robert Frank ou à Édouard Boubat, qu'il admire pourtant, son style est singulier, d'une immense sensibilité. Son regard est aussi vif que sa mémoire.

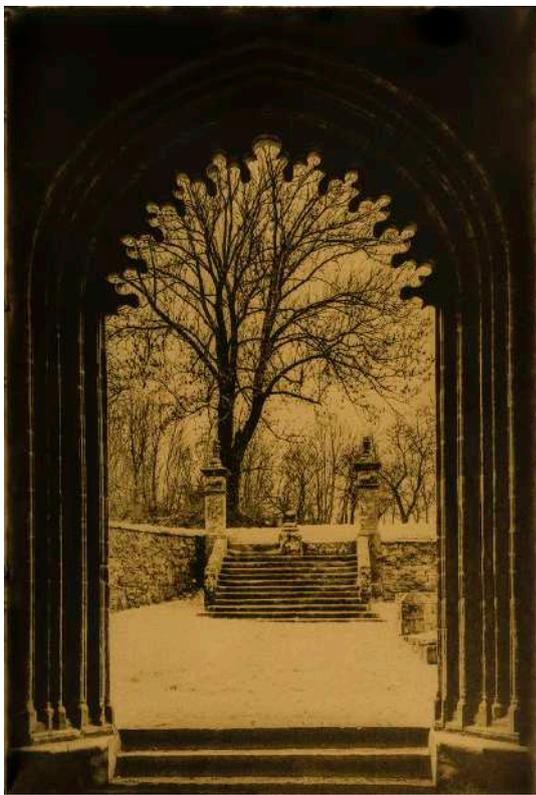
Quand on arrive chez lui à La Ciotat, il rit de cette sédentarité qui l'attache à cette bâtisse, lui qui a toujours cherché dans les voyages le propre sens de sa vie. Avec son allure de jeune homme, son sourire tendre, il nous fait visiter sa maison des souvenirs, où, du sol au plafond, sont empilés pêle-mêle des boîtes de négatifs, des tirages de tous acabits, des ouvrages anciens, des dessins donnés par ses amis peintres, des objets dénichés au cours de soixante années de déambulations. « *C'est un désordre organisé* » précise-t-il, « *je suis le seul à pouvoir retrouver mes petits* ». Il voulait nous montrer une photographie prise au Mexique en 1965. « *C'est un tableau !* », nous sommes-nous exclamés. Un compliment malheureux. C'est exactement ce qu'il ne faut pas lui dire, même s'il avoue ses affinités avec Corot pour ses lumières, Courbet pour ses paysages, Malevitch pour ses formes géométriques, Hopper pour ses formes abstraites.

Dès ses premiers clichés, Bernard Plossu a inventé une grammaire visuelle où se côtoient la subjectivité, la simplicité, le sensoriel et une rigueur de composition. Et ce sont ses photographies en couleur, moins reconnues, que nous avons souhaité mettre en lumière, avec ces tirages Fresson précisément. La texture particulière et le rendu très subtil de ce procédé pigmentaire, inventé au XIX^e siècle par la famille du même nom basée à Savigny-sur-Orge, répondent à merveille à la focale sans esbroufe du photographe, soucieux de mettre à distance le spectaculaire et le grandiloquent. Se dévoilent alors des images de poésie, de celle qui fait entendre le frémissement du monde et de ses formes. Avec ce rendu poudré, légèrement charbonneux, qui confère aux paysages un aspect irréel.

📍 RUE SAINT-VINCENT

Exposition réalisée en collaboration avec la galerie Camera Obscura à Paris.

Remerciements
à Didier Brousse
et César Champetier.



© Sophie Zénon / Festival Photo La Gacilly
pour le Conseil départemental du Morbihan

SOPHIE ZÉNON FRANCE • NÉE EN 1965

LA MÉMOIRE DES PIERRES

À la découverte d'un patrimoine rural sensible en Morbihan



Quittez un moment les grands sites touristiques, certes non dénués de charme, dont regorge le Morbihan, et prenez les chemins de traverse, enfoncez-vous dans la lande bretonne, longez les sentiers côtiers, perdez-vous dans des hameaux reculés. Vous découvrirez des trésors méconnus, bâtis, sculptés, façonnés dans des temps parfois immémoriaux, qui témoignent de la diversité des activités exercées autrefois, mais aussi les ferments d'une culture que nous ont légués les anciens. Ici, une chapelle aux tympans dentelés ; plus bas, un lavoir dessiné en creux ; là, un manoir en ruines ou un calvaire imposant en granit ; plus loin, un site mégalithique aux alignements sans fin qui avait tant ébloui Stendhal : « *Cette antique procession de pierres profite de l'émotion que donne le voisinage d'une mer sombre...* »

L'espace d'un hiver, de Locuan à Locmaria, de l'île d'Arz à Guehenno, la plasticienne Sophie Zénon a sillonné notre territoire du Morbihan, accompagnée de Diego Mens, conservateur du patrimoine au Conseil départemental initiateur de cette nouvelle commande photographique. Ce qui l'a marquée ? « *Cette imbrication du granit au paysage, et au végétal en particulier. Il s'en dégage une atmosphère tantôt sereine, tantôt mélancolique, propice à une forme d'introspection et de méditation.* »

D'où un dispositif radical de prises de vues, souhaité par cette artiste qui, sans relâche, cherche à expérimenter le médium photographique pour donner naissance à des œuvres organiques, vibrantes et poétiques. Sophie Zénon a pris ici le parti de la frontalité et des plans d'ensemble. Elle a eu recours à une technique ancienne, celle de l'orotone, un tirage photographique sur plaque de verre à la gélatine d'argent sur laquelle elle a appliqué au pinceau une dorure à l'or. Et le spectateur de découvrir un objet précieux, délicat, fragile, intemporel, aux tonalités noir et feu, comme en écho à ces monuments sacrés, chers au cœur des morbihannais et morbihannaises.

Dans le labyrinthe végétal de La Gacilly, les photographies, imprimées en grand format sur aluminium brossé, scintillent, se parent de jeux d'ombres et de lumières, et d'un surprenant effet de profondeur.

📍 LABYRINTHE VÉGÉTAL

Commande photographique réalisée avec le soutien du Conseil départemental du Morbihan.



Remerciements à Diego Mens, conservateur du patrimoine au Conseil départemental du Morbihan.